

Benoît Kanabus et Julien Maréchal (dir.)

DIRE LA CROYANCE RELIGIEUSE

Langage, religion et société

ANTHROPOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE

P.I.E. Peter Lang

Benoît Kanabus et Julien Maréchal (dir.)

DIRE LA CROYANCE RELIGIEUSE

Langage, religion et société

ANTHROPOLOGIE ET PHILOSOPHIE SOCIALE

P.I.E. Peter Lang

Introduction

Benoît KANABUS et Julien MARÉCHAL

Université catholique de Louvain

Penser l'expression de la croyance religieuse, la saisir en tant qu'acte de parole, expression qui soit conjointement langage et action, tel est le défi du présent ouvrage. À travers des contributions issues d'horizons divers mais complémentaires, mobilisant en particulier les ressources de l'anthropologie sociale, de la philosophie du langage et de la phénoménologie radicale, l'ouvrage présente l'acte de dire la croyance religieuse selon ses dimensions constitutives, telles que son adresse, son énonciation ou sa réception. Décrire l'acte de dire la croyance, c'est en effet replacer cet acte face à une réalité qu'il désigne et le réinsérer dans les pratiques d'un locuteur qui l'énonce et d'un interlocuteur qui le reçoit, que ce soit un individu ou une communauté.

Pour maintenir l'unité de cette description présente dans chaque contribution, nous avons choisi de regrouper les différents textes en deux parties selon une distinction entre l'effectivité affective des paroles de foi et l'effectivité sociale du langage religieux, deux types d'effectivité que l'énonciation de la croyance religieuse est susceptible d'engendrer tant chez le locuteur que chez l'interlocuteur.

La première partie, tournée vers le premier type d'effectivité, s'ouvre sur une présentation de données anthropologiques témoignant du lien originel entre le langage et la croyance religieuse. Le texte de Jack Goody, « L'image est-elle à la doctrine ce que la parole est à l'écriture ? Modes de communication et les origines de la religion », montre que la naissance de la croyance religieuse est inséparable de l'utilisation du langage en ce sens qu'il permet la « symbolisation de forces absentes ». Bien plus, le mode de communication employé pour transmettre les paroles de foi, récitation orale ou texte écrit, produit certaines conséquences pour les individus, notamment une propension à tolérer des contradictions au fil du temps dans le premier cas ou le fait de s'attacher à des dogmes dans le second. Car, si c'est le langage qui permet à la croyance de devenir doctrine, Jack Goody explique que c'est avec l'avè-

nement de l'écriture que la doctrine se transforme en dogme. Pourquoi ? Parce qu'un texte écrit, comme une image d'une certaine manière, « incarne une possibilité plutôt qu'une autre sur une plus longue période. Il fige l'acceptation d'une possibilité » à rejouer.

Les deux textes qui suivent illustrent par d'autres voies l'effectivité des images et de l'écriture au niveau de la communication de la croyance religieuse. Dans son texte « Y a-t-il une performativité iconique ? Essai sur l'efficacité spirituelle des images », Thibaut Gress opère une relecture philosophique des écrits de Kandinsky afin de dévoiler comment un tableau peut assumer un pouvoir performatif pour autant que l'on comprenne ce pouvoir comme celui de « modifier le comportement même du spectateur », de « transformer son intériorité ». Poser cette question, c'est corrélativement se demander comment le peintre « transpose sur la toile le contenu de son propre état de conscience » pour « établir un champ intersubjectif par lequel le spectateur communique avec l'artiste dans une attitude spirituelle partagée ».

C'est aussi cette dimension de la matérialité qu'interroge Benoît Kanabus dans « Les *Écritures* : Trace et parole de la vie ». L'hypothèse qu'il développe à partir de la phénoménologie radicale de Michel Henry est que les *Écritures* sont, à travers leur matérialité, la trace historique d'une expérience radicale de la vie qui se donne en partage. Elles sont ainsi, d'une manière tout à fait radicale, « une Parole toujours à l'œuvre, toujours susceptible d'être réactualisée, c'est-à-dire une Parole dont la performativité se mesure à l'aune de notre engagement pour la laisser vivre en nous, en la réeffectuant ».

En se concentrant sur la relation entre « Le langage et l'affectabilité radicale de la vie », Raphaël Gély explique que la capacité que les individus ont de se laisser affecter langagièrement, c'est-à-dire de ne pas seulement échanger des informations mais de s'exposer à la parole reçue et de risquer le partage d'un sens, se fonde « dans la vulnérabilité intrinsèque de leur désir de vivre ». Il défend ainsi l'idée qu'il ne suffit pas d'en appeler au contexte pratique dans lequel des paroles sont prononcées pour déterminer l'implication du locuteur dans ce qu'il est en train de dire, mais qu'il faut admettre, plus fondamentalement, « que c'est à chaque fois une vie radicalement singulière qui fait l'épreuve de soi en prononçant en situation telle ou telle parole ». Le statut particulier des paroles de foi est que ces dernières investissent explicitement le rapport de chaque individu à l'énigme de la vie et visent à « accroître l'épreuve que les individus font de la source vivante de leur pouvoir originellement commun de pâtir et d'agir ».

Dans la seconde partie de l'ouvrage, le type d'effectivité visé se déplace vers les conséquences sociales de l'usage du langage religieux. C'est à ce niveau que se pose notamment la question de l'intégration de

la croyance religieuse à un espace public et qu'il est possible d'observer combien le phénomène de l'adresse détermine l'expression de la croyance religieuse et conditionne sa réception. Ainsi, un développement particulier des effets sociaux de l'usage du langage religieux s'attache-t-il à l'idée que l'expression de croyance, en tant qu'elle se dit publiquement, est adressée : à ce titre, son effectivité, quelle qu'elle soit, est en partie déterminée par la manière dont elle est reçue dans l'espace public. Une telle perspective s'interroge donc sur le statut discursif spécifique dont l'expression de croyance se voit dotée du fait de sa réception.

Dans un texte prenant en considération les données de l'anthropologie, « Rite, prière et actes de langage », Marcel Hénaff discute entre autres les thèses de Mauss et de Austin pour reprendre à nouveaux frais la question des types d'effectivité propres à l'acte de langage. Il apparaît que si la prière indique bien la nécessité de thématiser le phénomène de l'adresse de l'acte de langage – en ce sens qu'elle témoigne du fait que l'instance énonciatrice du « je » implique inévitablement la relation à un « tu » (fût-il absent) ; ce qui conduit « à admettre le caractère potentiellement performatif de toute énonciation en première personne » –, il ne s'ensuit pas que la prière soit nécessairement, comme l'énonciation performative, une réalisation de ce qu'elle énonce.

Cette prise de distance vis-à-vis de la figure canonique de l'acte de langage et de son effectivité immédiate se retrouve tant dans l'analyse de la performativité chez Ladrière réalisée par Julien Maréchal que dans le débat entre Austin et Derrida que Raoul Moati reconstruit. Si la compréhension élémentaire de la performativité se fonde sur le modèle de « dire, c'est faire » – modèle qui met en œuvre une effectivité immédiate de l'énonciation, souvent assimilée à un ordre institutionnel –, d'autres compréhensions remettent en effet en question la temporalité caractéristique de l'effectivité des énonciations performatives. Dans ce cas, l'action qui se trouve énoncée n'est pas satisfaite par l'énonciation.

Dans son texte « Effectivité et performativité : Ladrière sur le langage liturgique », Julien Maréchal montre comment Ladrière est amené à attribuer une « effectivité eschatologique » à ces actes de langage religieux qui impliquent une attitude du locuteur ou un engagement envers son comportement futur. L'introduction d'une temporalité eschatologique dans la théorie des actes de langage conduit ainsi à rompre avec la formulation classique de la théorie des actes de langage : la performativité du langage liturgique est alors conçue comme une « médiation » entre une « dimension subjective » (assentiment du locuteur) et une « dimension objective » (actualisation du contenu de la foi dans la communauté).

En contrepoint de cette approche de la performativité, Raoul Moati explique, dans « Déconstruction, Promesse et Messianicité chez Derrida : Une triple articulation problématique », comment on trouve dans l'acte de promesse, archétype de tout acte de langage, une « messianité », c'est-à-dire une temporalité qui ne soit cette fois ni téléologique ni eschatologique, mais qui pousse la réalisation de la promesse à l'impossible. Car réduite à quelque chose d'anticipable, réduite à ce qui est possible, la promesse prend la forme d'un programme ; ce qui revient à trahir sa dignité qui repose justement sur le risque de la trahison qui l'habite elle-même incessamment. C'est pourquoi chaque promesse, pour être véritablement une promesse, se doit de s'inscrire dans une « messianité » qui traduit le fait que la promesse ouvre dans le présent un futur non saturable, un à-venir inclôturable.

Le double enjeu du recours à la performativité de ces dernières contributions est, on l'aura compris, la distanciation par rapport, d'une part, au modèle de la pure expression individuelle et, d'autre part, à l'acte rituel de sacrement, acte étant aisément analysé selon le modèle de « dire, c'est faire ». En outre, l'adresse typique au discours religieux implique bien plus de participants que ne le suggère une approche focalisée sur le seul locuteur de l'expression de la croyance. Son agentivité ne s'épuise pas dans celle du locuteur, mais suppose au contraire une communauté d'action. C'est très explicitement cette dimension que vont réinterroger les deux contributions qui clôturent cet ouvrage.

Dans son texte « La communauté de croyance comme communauté d'engagement : Critique du schéma économico-théologique de Giorgio Agamben », Marc Maesschalck propose « une analyse pragmatique des croyances religieuses et de leur rapport au fondement de l'autorité dans la communauté de croyances », en abordant « l'Autorité souveraine dans son lieu originnaire d'énonciation ». Cette analyse lui permet de distinguer un « pluralisme faible », qui ne voit dans l'expression des croyances religieuses que « des variantes possibles de différentes attitudes croyantes », et un « pluralisme fort », qui, au contraire, tend « à revendiquer la possibilité d'un choix qui engage et mobilise en fonction d'une forme de vie ». En ce sens, la communauté de croyance ne peut manquer de reconnaître dans le contenu de la croyance « un principe général d'autolimitation » qui traduit « l'identité d'une communauté d'engagement dont la volonté générale reconnaît son pouvoir de supporter une limite qui l'institue comme entité sociale ».

Le dernier texte de cet ouvrage, « Religion, raison publique et recevabilité de l'expression croyante » de Guy Jobin, examine explicitement « certaines propositions philosophiques et théologiques qui veulent penser le rapport entre religion et raison publique, du point de vue de leur recevabilité dans l'espace public ». Il apparaît que le statut discursif de

la religion est trop souvent réputé en porte-à-faux avec l'usage de la raison publique, tant par le libéralisme politique que par ses opposants. À ce niveau, il faut au contraire reconnaître que l'expression de croyance fait preuve de « plasticité » et adopte des médias divers pouvant conditionner son statut discursif et par là sa réception. Constaté la pluralité des formes discursives que l'expression de la croyance religieuse peut prendre revient alors à observer sa capacité à s'adapter à un contexte historique particulier, à adopter la forme de pratiques langagières qui lui sont contemporaines et, ultimement, à modifier l'effectivité avec laquelle elle opère dans diverses situations.

Si l'ouvrage met en valeur plusieurs types d'effectivité du langage religieux, telles que la valeur d'engagement ou de témoignage, les différentes contributions développent en même temps les conditions et les conséquences de ces types d'effectivité. C'est ainsi que le champ d'effectivité du langage religieux est étendu au-delà des dimensions illocutoires et perlocutoires pour inclure, entre autres, des effets cognitifs déterminant l'attitude des croyants, un accroissement de l'adhésion de la croyance à elle-même ou encore un processus de singularisation de la communauté des croyants. On trouvera donc, à de nombreuses reprises, des croisements et des recouvrements de ces types d'effectivité, pourtant abordés depuis des perspectives différentes. Au-delà de la complexité de la question, ceci témoigne suffisamment de la fécondité et de la nécessité de recourir à une approche plurielle lorsque l'on s'interroge sur l'effectivité de l'expression de la croyance religieuse.